

172

1004 10/11

1004 10/11
 1921 N° 7.

MARS OU LA GUERRE JUGÉANT LES HOMMES ⁽¹⁾

Cet ami est un ami véritable. Nous lisons clairement l'un dans l'autre. Et les pensées de l'un ne sont pas pour l'autre des chaînons systématiques, bien clos et rivés ensemble. Elles sont comme des visages avec une variable expression selon l'heure et selon l'humeur. Nous connaissons nos certitudes et nos doutes, leurs degrés, leurs passages et leur mélange aussi parfois. Et son cœur ardent, son cœur généreux plus fort que la petite expérience quotidienne, plus fort que ce qu'ils appellent la vie.

Et cependant s'il eut existé un moyen de m'échapper, de disparaître sans que mon ami sût que j'en avais le désir, ce moyen je l'eus peut-être employé. Mais j'aurais rougi de honte à la seule pensée de laisser entendre à n'importe qui que je n'étais pas pleinement satisfait de le recevoir. Et d'ailleurs, cette confiance que je n'aurais faite à personne, c'est à peine si je consentais à la faire à moi-même. C'était un tout petit sentiment qui passait en moi, qui me traversait très vite. Et si je tentais d'en prendre conscience, il s'accompagnait de remords et de honte.

En vérité, mon ami c'était un peu de moi-même, un de ces nombreux personnages qui composent chacun de nous, c'était un personnage qui avait été en moi de premier plan et qui tendait à disparaître, mais qui ne s'y résignait pas et me faisait de durs reproches. Tantôt

(1) Alain. *Mars ou la guerre jugée* (Editions de la Nouvelle Revue française.
 André Gide. *Les rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne*. (Nouvelle Revue française, Nov. 1921).



Karl Hofer

il me disait : " Je suis toi-même, le vrai toi-même qui se laisse mourir ". Tantôt : " C'est moi ta conscience... tu ne peux le nier... Si tu trouves mon nom démodé, appelle-moi ton cœur et ta raison, ou comme il te plaira. Mais tu n'es plus rien si tu m'assassines, tu n'es plus rien, si même tu me négliges. "

Mon ami jugeait les hommes selon qu'ils s'étaient comportés pendant la guerre. " Si la guerre avait duré quinze jours, disait-il, l'attitude de guerre serait un mauvais critérium. On ne peut juger impitoyablement l'erreur. Et sont-ils nombreux ceux qui, dès le début, ont résisté à la contagion? Et il n'est pas question de juger les hommes selon la pénétration de leur esprit ou la justesse de leur critique. Ceux-là même qui, ayant été dupes, ne le sont plus maintenant, regrettent à peine leur erreur ancienne. Ils ont le sentiment d'avoir subi une contagion. On ne se reproche pas une maladie. Et si la guerre n'avait duré que quinze jours, on n'aurait pas pu distinguer entre les quadragénaires, quin-quagénaires et sexagénaires bavards, ceux qui acceptaient le risque personnel et ceux qui, voulant l'héroïsme des autres, réclamaient en fait la mort des autres.

Mais la guerre a duré cinq ans. L'homme véritable, l'homme profond, le vrai personnage se sont révélés. Dans une éclatante et certaine lumière. Je renonce, pour l'instant aux grandes vues historiques... Mais je veux discerner mes assassins... Ce sont ceux qui n'étant point à quarante mètres des mitrailleuses allemandes acceptaient que j'y fusse... Cela a duré cinq ans. Ils ont eu tout le temps de venir devant les mitrailleuses, ou de crier : Assez ! Pour un peu, je bénirais la guerre. Grâce à elle, je sais exactement, parmi les hommes que je connais, ceux qui sont et ceux qui ne sont pas, au profond d'eux-mêmes, des salauds.

J'en étais arrivé à redouter la présence de mon ami. Je craignais son regard de réprobation, s'il savait que j'avais par hasard serré une main qui ne fut point d'un ancien fantassin ou d'un réfractaire. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il avait une haine particulière pour les Croix de Guerre et Légion d'Honneur, gagnées dans les Etats

majors, les ambulances divisionnaires ou les dépôts de la Côte d'Azur.

Il entrait chez moi, tenant à la main un numéro de la *Nouvelle Revue Française*. Il dit :

— Le salaud !

— Qui ?

— André Gide.

— Pourquoi ?

— Son article sur les rapports intellectuels de la France et de l'Allemagne.

— Je n'ai pas envie de lire cet article. Je sais d'avance que Gide fait une mise au point. Et après ? Il met sa montre à l'heure. Il va jusqu'à l'observatoire, pour s'assurer de l'heure exacte. Et il rate son rendez-vous. Et après ? Ainsi font tous ceux qui ont cette sorte d'esprit critique.

— Alors tu as tout oublié... Et tu es toi aussi, par ton indifférence et ta mollesse, un de ceux qui préparent la prochaine guerre, un des responsables... Ceux qui se sont tu pendant le grand massacre des hommes et le grand mensonge des pensées, ceux-là, je ne vais pas fouiller dans leur conscience. Se réjouissaient-ils de leur sécurité ou se taisaient-ils par lâcheté ? Étaient-ils honteux ou se purléchaient-ils de leur lâcheté... Je n'en sais rien... Ça m'est égal... Qu'ils gardent le bénéfice de leur silence... Mais les autres, mes assassins... Ah ! Non.. ! qu'ils se taisent par pudeur, ou qu'ils aillent acheter des fourrures à Wiesbaden comme tous les patriotes du " n'achetez rien aux allemands ".

— Enfin Gide veut-il toujours t'assassiner ?

— Au contraire... et c'est ça qui me dégoute encore davantage.

Je ne comprenais pas très bien. Et — dois-je l'avouer ? — tout cela m'était égal. Les écrits de Gide ne me troublent point. Ils ont trop le bouquet de l'eau bouillie. Et j'étais si parfaitement satisfait par la contemplation d'une tête dahoméenne en bois peint, que je m'y réfugiais complètement. Je n'y trouvais pas seulement un refuge contre le petit épisode de la grande guerre. Mon découragement

avait une cause plus profonde et plus générale. Je ne m'étais point fait encore à cette idée que les hommes sont des chevaux, qu'ils se dirigent selon qu'on tire sur la bride, et qu'ils prennent parfois le mors aux dents. Et la plupart des écrivains sont des chevaux de maître qui secouent la tête de haut en bas. Pour eux, pas besoin même du gros fouet du charretier. Je sentais que la guerre laisse désarmés ceux qui avaient une vieille doctrine, aussi bien que ceux qui avaient une foi nouvelle, une foi d'espérance. Sans doute, elle a montré plus fortement la bassesse du nationalisme, et même son impuissance. Mais elle a montré aussi que la révolution ne passait pas sur le monde comme un ange de colère et de justice. A nous, que reste-t-il? une certaine foi dans l'Esprit, telle que Renan a pu la formuler, telle qu'un Romain Rolland l'a représentée — et presque seul en France — durant la guerre... Je dis à nous qui avons plus de trente ans. Les plus jeunes et qui ont été à la guerre, ont une force dans l'éclat de rire, d'où naîtra peut-être l'avenir. Ils seront au-delà des formules anarchisantes, comme des formules nationalistes... Je veux regarder ma tête dahoméenne.

Mais mon ami ne me laissa point à cette contemplation. Il poursuivit :

— Moi, je veux me souvenir... et je ne veux pas pardonner... A personne... Il y a chez Gide un besoin de consentement aux grandes pressions de l'époque, qui est particulièrement bas, parce qu'il se déguise toujours sous le costume d'un sens critique décidant selon la raison et la perfection du goût. C'est l'homme qui n'ose pas. Et son hésitation penche toujours du côté du plus fort, du côté de celui qui lui semble le plus fort. Moi je me souviens... Pendant la guerre il écrivait à Maurras : " Il est temps de nous compter, les vivants et les morts " (Eux bien décidés à se compter parmi les vivants). Puis il écrit un article sur Romain Rolland (quel courage !). Il hurle critiquement avec les loups. Il dit " Messieurs les loups... Je n'y vais pas de même voix que vous. Mais j'apporte mon petit fausset critique. C'est cet homme qu'il est prudent de diminuer par les temps qui courent. Messieurs les Loups, je suis avec vous. " Aujourd'hui,

cette attitude lui paraît quand même un peu bête. Certes il n'annonce pas qu'il refuse désormais de se compter avec les grands morts, mais il écrit un article sur la nécessité des rapports intellectuels entre la France et l'Allemagne.

Mon ami ouvrit le numéro de la Revue.

— Et comment qu'il l'écrit : "*Nombre d'esprits et des meilleurs — je veux dire : des plus français — commencent d'envisager d'un autre œil la question des relations intellectuelles avec l'Allemagne.*" Ces esprits qui envisagent d'un œil... Qu'en dis-tu ? Qu'est-ce qu'il prendrait le primaire qui écrirait ainsi ? Mais tu entends bien que si tu railles, tu es un primaire aussi, parce que c'est négligence élégante, nonchalance voulue.

Enfin Gide découvre à la fin de l'année 1921, que "*l'ignorance est toujours cause d'erreur.*" Mais cette idée audacieuse, il ne l'exprime pas sans précaution.

Et mon ami lut triomphalement : "*Je crois que l'on peut aujourd'hui, sans trop se faire aboyer, dire à voix haute ce qui ne fait secret pour personne et que seuls quelques obstinés se refusent encore à admettre...*" Gide, continua mon ami, conclut par une citation de M. Albert Thibaudet : "*Un esprit que la guerre aura libéré de l'internationalisme de la paix, aura chance de rendre des services précieux, s'il demande à la paix de le libérer du nationalisme de la guerre*" Ah ! mon vieux, quel jeu d'équilibre, quel fin du fin, quel genre prof... quel travail sur derrière de mouches.

— Oui... Ce texte de M. Thibaudet rendrait presque sympathique l'indécision de Gide, parce qu'au moins elle comporte quelque maladresse.

Je lui pris la revue. Je lus : "*Il m'est revenu que mon nom avait été plusieurs fois cité, particulièrement dans les pays scandinaves, comme à inscrire parmi ceux du groupe Clarté. L'on me demande de protester, je m'en abstiens, par crainte de prêter à croire que je me ralliais au contraire au parti du nationalisme — ce à quoi je répugnais également. Dès que les opinions se polarisent, il devient on ne peut plus malaisé de ne pas se ranger de l'un ou l'autre parti, d'inventer une position nouvelle. On risque, en le tentant, de passer pour indécis, pour tiède. Mieux vaut se taire en attendant,*

pensais-je, et laisser à l'opinion le temps de se reformer sur un nouveau plan...” Mais, dis-je à mon violent ami, c'est presque sympathique, ça, parce que c'est une confession. L'homme est là tout entier, avec “*sa crainte de prêter à croire...*”, avec sa “*peur de passer pour*”, avec le “*mieux vaut se taire en attendant*”.

— Il ne s'est pas tu. Il se comptait avec les vivants et les morts, représentés en l'occasion par le seul Maurras.

— C'est vrai... Il a tort de dire qu'il s'est tu, ne s'étant pas tu. Mais dans ta volonté de justice, tu oublies le plus comique : un Gide imaginant que quelqu'un ait pu sérieusement le croire du groupe “Clarté”. Cela comportait quelque risque. C'eût été pour lui une manière d'héroïsme. Mais es-tu bien sûr qu'il n'ait pas songé à écrire à Barbusse, pour lui annoncer qu'il était temps de se compter. Car les vivants et les morts, ça fait beaucoup de monde. Mais bien qu'il ne se ralliât à aucun parti, c'est en faveur de celui de Maurras qu'il inventait cette position, pas si nouvelle qu'il croyait, et qui consistait à se rallier sans se rallier...

Pour faire plaisir à mon ami, je lus l'article. Il contenait une intéressante citation de l'Allemand Curtius, et une autre citation de M. Thibaudet. “*Il faut retrouver les routes qui font communiquer les pensées individuelles et nationales.*” “*Puisse, dit André Gide, la Nouvelle Revue Française y aider. Il n'est peut-être pas aujourd'hui une tâche plus importante.*”

— Allons, tant mieux, dis-je à mon ami. Mais ils n'ont rien dit quand on coupait les ponts. Ils “se taisaient en attendant”. “Ils laissaient à l'opinion le temps de se reformer sur un plan nouveau.” Maintenant que l'opinion est reformée, ils expriment la leur. Il n'y a là rien qui me paraisse très particulier. Rien qui soit le propre de Gide, de Gide tout seul entre les hommes. Son article d'ailleurs est amusant, en ceci que n'importe quel politicien aurait pu l'écrire et que, sans le savoir, Gide reflète les plus grossières fluctuations d'époque, pense en politicien. Il n'est pas le seul parmi les purs artistes et les penseurs de métier. La guerre m'avait déjà appris cela.

George Besson entra. Il me dit : “Voulez vous faire un article

là-dessus ?” Je lui répondis : “ Non, cela m’ennuie... Ce que j’avais à dire sur la guerre, je crois l’avoir dit. Il n’y a plus de place que pour la propagande des partis et pour l’histoire critique de la guerre. Nous nous avons eu une foi contre la guerre. Nous ne sommes pas assez systématiques pour une autre foi bien compacte et bien délimitée, la guerre étant provisoirement interrompue. Il faut avoir le courage de le dire... D’ailleurs, Gide n’a rien écrit là de beaucoup plus prudent que tant d’autres, que les révolutionnaires accueillent à bras ouverts.

George Besson a insisté. C’est pourquoi j’ai résumé cette conversation. Puis il me donna le livre d’Alain, *Mars ou la guerre jugée*. Il aurait du commencer par là. Voici qui me permettra de quitter le monde des pensées serves et des sentiments obéissants. Voici qui me porte loin du ragot de tout à l’heure, sur les tergiversations, fluctuations et mises au point de tous ceux qui tentent d’accorder à la culture, au goût, à la raison, leur consentement inconscient ou non aux pressions les plus fortes. Voici donc une sagesse qui n’accommode point la pensée concierge et la pensée tout court.

Alain ne s’ouvre guerre aux commentaires. Il n’y a point de fissure dans cette forme qui se présente en masse, et que sa contraction rend parfois difficile à saisir. On ne résume pas un texte qui est toujours à son maximum de concentration.

Voici donc sur la guerre les idées d’un homme qui ne cherche point à savoir d’où le vent souffle. Il y aurait un bel article à écrire sur l’esprit et la guerre, le courage de l’esprit et la guerre, sur le renoncement inconscient ou volontaire à tout courage spirituel, sur l’acceptation totale du mensonge, conçu comme puissance redoutable ou comme moyen nécessaire à des fins nationales. Et il ne faudrait pas oublier les concessions des écrivains d’imagination (concessions tout à fait indépendantes de la tendance attribuée aux livres). Il n’y a pas de telles concessions dans : *Ma Pièce* de Lintier. Il y en a beaucoup dans... Mais à quoi bon ?... Et ce ne fut pas le moins terrible aspect de la guerre que le renoncement des hommes à la vérité. Les uns se refusaient à la chercher, les autres avaient décidé de ne pas la dire. C’était le temps où toute vérité, quelle qu’elle

fut, était appelée trahison par les gouvernements de partout. Les écrivains parlèrent selon le dogme, ou se turent. On peut dire désormais que le risque professionnel ne les attire guère.

Mon ami qui n'aime pas ses assassins serait impitoyable envers eux. Mais voici Alain qui prétend penser vrai et juste sans colère. Il y prétend et le fait. Si bien qu'il oblige mon ami et moi-même à une révision de nos propres pensées. N'a-t-il point dit quelque part : "Toute idée est fausse, du moment qu'on s'en contente." Et nous ne pouvons plus nous contenter de notre colère, ni même des idées qui nous paraissent les plus certaines.

Livre étrange d'un homme qui pense par signes tout empli de culture ancienne. Homère, Platon, Aristote et Descartes lui sont familiers. Non pas comme aux pédants qui les connaissent par commentaires et gloses. L'œuvre d'un Platon ou d'un Descartes n'est plus chez lui qu'un signe dont il peut user comme d'un mot. Il voit par delà eux, selon une indication comme amicale donnée par eux. Singulier effet d'une vie d'étude chez un homme qui se refuse aux vices de l'érudit. Il peut penser même aujourd'hui avec des signes mythologiques : *" Sous la protection, je le voudrais, du bon Hercule, le seul Dieu qui soit vénérable, j'ai dessiné ici le visage ambigu de Mars, dieu de la guerre. Scrupuleusement en vue de n'offenser ni la Patience, ni le Courage, ni la Justice, j'ai suivi la sagesse de ce double mythe, par où les anciens font voir qu'au milieu même des combats ils n'ont jamais confondu des hommes que pourtant la Nature nous offre toujours attachés et mêlés. Laissant donc l'Hercule nu, au cou penché, qui observe et fait, j'ai suivi et retracé en ses attitudes le Dieu vaniteux, triste et méchant, droit dans le costume, et tête levée, sans me prendre à ce regard équivoque où la peur menace. "*

Alain a dessiné le visage ambigu de Mars, Dieu de la guerre. Mais de la guerre elle-même, il a donné plutôt un aspect psychologique. Il nous montre l'âme humaine dans la guerre, l'homme personnage universel, l'homme de tout classicisme vrai, de tout classicisme spontané, raisonné, non confectionné. Il abandonne le problème des origines historiques de la guerre, la fabrication

volontaire de l'esprit de guerre par les gouvernements et les journaux. Mais il décompose le mécanisme des passions guerrières, prêtes à accueillir la propagande guerrière d'où qu'elle vienne, la colère innée de l'homme et que la propagande et l'opinion tournent vers l'ennemi. Ainsi la guerre est en l'homme, mais non pas comme une fatalité. Elle y est comme une idée vague, comme la colère. Sur quoi on peut agir. Alain se refuse à considérer l'opinion comme une force mystérieuse, comme un dieu-foule. Si les concierges et les professeurs y cèdent, ce n'est pas en vertu d'une loi inéluctable. Ce n'est que par vice personnel, défaillance, peur. L'opinion n'est si forte que parce qu'avant de songer à la constituer, chacun songe d'abord à s'y conformer. Et chacun trouve de bonnes raisons pour justifier sa colère, source et fruit de cette opinion universelle.

Réfutation des idées usuelles. L'amour de la patrie impuissant à déterminer, à lui seul, la guerre. *“ La nation en guerre a autant besoin d'argent que d'hommes. C'est un fait qu'elle trouve autant d'hommes qu'il y en a en elle pour mourir. C'est un fait aussi qu'elle ne trouve pas aisément de l'argent. Il y faut de la contrainte lorsqu'il s'agit de l'or ou bien une sorte de marché avantageux. Et pour les emprunts, on n'a même pas l'idée de dire : L'emprunt national ne rapportera aucun intérêt, le principal même n'est pas garanti.*

“ Or, parmi ces hommes qui donnent leur vie, y en a-t-il un qui ayant fait le compte de ses dépenses, rende le superflu en disant : je ne veux pas m'enrichir pendant que ma patrie se ruine. Que les citoyens donnent plus volontiers leur vie que leur argent, voilà un paradoxe assez fort.

Mais ceux qui exposent leur vie jugent peut-être qu'ils donnent assez. Examinons ceux qui n'exposent point leur vie... ”

Analyse de l'art militaire, vieille chose, admirablement organisée pour ses fins, créant le servage d'une part et de l'autre un pouvoir asiatique de potentat. Pouvoir que possède déjà le moindre sous-lieutenant, pouvoir pour lequel un homme, tel qu'est l'homme, peut être tenté déjà de risquer sa vie.

Difficulté de se souvenir. Il en est des souvenirs de guerre comme des souvenirs de caserne. Le seul contraste de l'époque sans risque



où l'on se souvient adoucit l'amertume du souvenir. Alain exprime, d'une pénétrante analyse, le bonheur de paresse que comporte le servage. Il montre aussi que l'esclave soldat, s'il veut et sait vouloir, peut rester homme libre à l'intérieur de soi. L'esclave et non pas l'homme de l'arrière qui paye de sa liberté intérieure. Il consent donc à l'obéissance. Mais l'adhésion c'est trop. Autre forme, forme humaniste du " Rendez à César ".

Car telle est l'aboutissement de la pensée d'Alain. *" Une patrie est pensante et puissante par l'humanité seulement. Non point par l'humanité en espérance, mais par l'humanité présente. Le choix est déjà fait. Qui ne sent plus l'humanité réelle comme au bout de ses doigts, celui là n'est plus un homme. "*

Il reproche aux thèses révolutionnaires de placer la justice avant la liberté. Il reconnaît que *" la liberté réelle est naturellement abstraite et sans effet, par l'insuffisance de la justice... Cet ordre des idées est imposant..."* Mais *" le fait brutal nous ramène. Dans le fait les socialistes ont participé à la guerre dans tous les pays et certainement avec fureur dans les deux principaux pays antagonistes, par des sentiments, par un entraînement, par des idées plausibles, au sujet de quoi la discussion sera sans fin. Je n'y veux pas entrer "*.

Alain en conclut *" qu'il faut s'opposer au despotisme d'abord qui comme cette sanglante expérience l'a fait voir est bien plus à redouter que l'inégale répartition des biens. Qu'est donc le pouvoir du plus riche des riches, à côté du pouvoir d'un capitaine ? "*

Je n'entre pas dans cette discussion, et d'ailleurs, je m'en sens bien incapable. Aussi bien, touchant l'opposition à la guerre par la seule révolution, Alain semble-t-il se contredire. Il indique que la révolution ne peut s'opposer que par la force à ce règne de la force, qu'est la guerre. Et il redoute également l'esprit de guerre qui naît d'une révolution en acte. Mais ne dit-il pas aussi que quelques révolutionnaires prêts au sacrifice auraient pu, en 1914, faire échouer l'entreprise ? (je ne retrouve pas le texte et peut-être mon objection est-elle fausse).

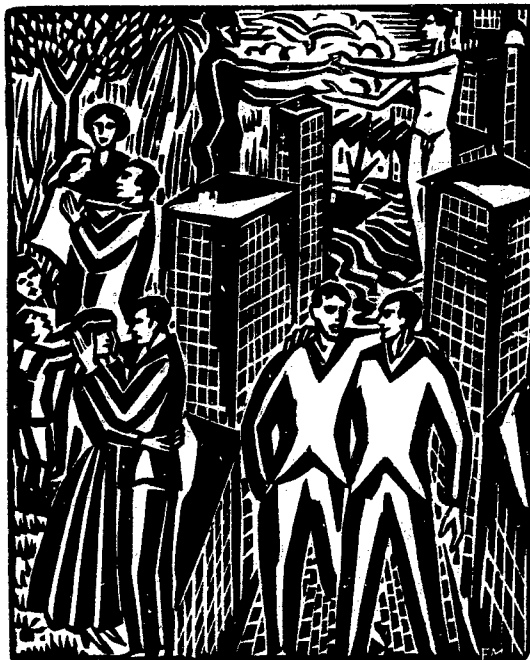
Il est difficile de citer Alain. Chacune de ses phrases semble un

morceau, et il ne pense pas par morceaux. On ne sait où commencer, où finir la citation. Et, ne le citant point, on le trahit. Je laisse donc ce qu'il dit sur l'inanité de l'origine des guerres, sur le courage, sur l'atrocité de la guerre en elle-même, et la faiblesse de s'apitoyer sur les jugements sommaires et les exécutions sans motif, sur la nécessité des " *châtiments qui puissent inspirer plus de terreur que le combat lui-même*".

Jamais il n'hésite devant les " *vérités désagréables*". " *Toutes les fois, que j'ai surpris, en ceux qui ne combattaient point, le contentement de soi, la joie de commander ou le plaisir de vaincre, j'ai méprisé. Tout plaisir est vil qui fleurit sur la mort.*" Et encore " *L'élite aime la guerre; je l'aperçois encore quand elle compte ses morts : l'œil brille trop*". Et encore : " *Cette alliance naturelle entre l'actrice, le prêtre et l'officier.*"

J'ai parlé de ce beau livre incomplètement. D'un esprit qui a médité Aristote, Platon et Descartes et fit le chemin d'eux à la vie et de la vie à eux, il saisit la guerre autant que Courteline a saisi la caserne. Je n'ai pas su dire l'originalité d'une pensée qui ne résoud rien que psychologiquement, qui écarte résolument les métaphores grossières sur l'âme des foules, qui redoute le fatalisme guerrier ou révolutionnaire, attend tout de l'infinitésimal du jugement individuel et prouve beaucoup par son mépris de tous les dogmes et son courage.

LEON WERTH



Frans Masereel